

QUEL CULTE PROTESTANT POUR DES CORPS HUMAINS ?

Olivier Bauer¹

Olivier Bauer olivier.bauer@unil.ch

Institut lémanique de théologie pratique

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Lausanne

Théologiquement, j'aurais tendance à regretter que le culte ne sollicite que des cerveaux entre deux oreilles. Anthropologiquement, je constate que ce sont des corps qui participent au culte. Car le culte, qu'on le veuille ou non, engage toujours, forcément l'être tout entier. Par volonté ou par accident, il donne toujours à entendre, à voir, à toucher, à sentir, à éprouver, parfois ou souvent à goûter. Et même s'il ne le faisait pas, il ne me rendrait pas insensible pour autant. Car si je peux cesser de goûter, j'entends, je vois, je sens, je touche et j'éprouve ce que le culte et le lieu de culte me font éprouver. Consciemment et inconsciemment, je perçois des stimuli sensoriels : un bruit de fond, la chaleur de l'été, la dureté du banc ou le parfum de ma voisine. Le sachant, je crois préférable de solliciter délibérément autant de sens qu'il est possible, autant de sens qu'il est utile.

J'ai donc éprouvé le besoin d'inverser la question et de me demander : « Quel culte pour nos corps ? ». Ce n'est pas seulement, une marque d'indépendance ou la coquetterie d'un auteur, mais la volonté de marquer d'emblée que l'enjeu fondamental me paraît être d'adapter le culte protestant à l'être humain tel qu'il est. Je n'ai guère de mérite, puisque je peux m'appuyer sur quelques autorités, dont Martin Luther, ce qui n'est pas rien. Contre le stéréotype d'un protestantisme qui ne s'adresserait qu'aux seules oreilles, la théologienne allemande Dorothea Wendebourg rappelle l'importance des sens dans sa théologie :

« Si, pour Luther, la foi comme inspiration (*der einatmende Glaube*), foi éveillée, maintenue, fortifiée et renouvelée par la rencontre avec l'Évangile, dépend de manière si basique de sa perception par les sens, il n'est pas étonnant que la foi comme expiration (*der ausatmende*

¹ Ce texte devait paraître dans l'ouvrage collectif *Le culte protestant. Une approche théologique*, dirigé par Christophe Chalamet et François Dermange, à paraître chez Labor et Fides. Mais les directeurs l'ont refusé au dernier moment.

Glaube), la foi qui rend grâce à Dieu et le loue, se découvre aussi liée très étroitement aux sens.»²

Le culte protestant inclut les deux mouvements. Source d'inspiration, il est aussi le lieu d'une expiration — on aura noté la dimension corporelle, physiologique de la métaphore —. Je veux donc comprendre ce qu'il inspire aux corps des fidèles et ce qu'il leur permet d'expirer, d'exprimer.

1. Ligne de départ

Sans aucune vergogne, j'instrumentalise un texte de Paul pour justifier mon propos :

«¹⁴ Le corps, en effet, ne se compose pas d'un seul membre, mais de plusieurs. ¹⁵ Si le pied disait : "Comme je ne suis pas une main, je ne fais pas partie du corps", cesserait-il pour autant d'appartenir au corps ? ¹⁶ Si l'oreille disait : "Comme je ne suis pas un œil, je ne fais pas partie du corps", cesserait-elle pour autant d'appartenir au corps ? ¹⁷ Si le corps entier était œil, où serait l'ouïe ? Si tout était oreille, où serait l'odorat ? ¹⁸ Mais Dieu a disposé dans le corps chacun des membres, selon sa volonté. ¹⁹ Si l'ensemble était un seul membre, où serait le corps ? ²⁰ Il y a donc plusieurs membres, mais un seul corps. ²¹ L'œil ne peut pas dire à la main : "Je n'ai pas besoin de toi", ni la tête dire aux pieds : "Je n'ai pas besoin de vous." ²² Bien plus, même les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont nécessaires, ²³ et ceux que nous tenons pour les moins honorables, c'est à eux que nous faisons le plus d'honneur. Moins ils sont décents, plus décemment nous les traitons : ²⁴ ceux qui sont décents n'ont pas besoin de ces égards. Mais Dieu a composé le corps en donnant plus d'honneur à ce qui en manque, ²⁵ afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que les membres aient un commun souci les uns des autres.» 1 Corinthiens 12³

Si Dieu a disposé dans notre corps chacun de nos membres, de nos organes et de nos sens — Paul mélange les trois —, comment pourrait-on, dans un culte, dire à propos de l'un d'entre eux : « Je n'ai

² Wendebourg, D. (2018). La Parole, le sacrement et les sens (É. Parmentier, Trad.). *Positions luthériennes*, 66 (1), 1-19 : p. 17. Je règle ainsi une dette vis-à-vis de Martin Luther que j'ai parfois accusé à tort de ne s'intéresser qu'aux oreilles.

³ Traduction œcuménique de la Bible (2010). (2016). [Site de l'Alliance biblique française]. Lire la Bible. <https://lire.la-bible.net/lecture/1+corinthiens/12/1/?open=true>. Consulté le 15 septembre 2020. Je ne le ferai pas ici, mais il serait intéressant de croiser ce texte avec cet autre texte, Romains 12, 4-13, où Paul mobilise la métaphore du corps, pour évoquer la diversité et la complémentarité des dons.

pas besoin de toi»? Il faut alors examiner comment le culte concerne, peut concerner, doit concerner chaque membre, chaque organe et chaque sens de chaque personne. Permettez — moi alors de découper le corps selon les indications de Paul.

2. Le culte requiert nos pieds... et nos pneus !

Le christianisme exige que les « fidèles » — j'utilise ce terme épïcène en référence à la foi de nous qui participons aux cultes et non pas en fonction de notre assiduité — se déplacent pour participer aux célébrations. C'est une manière de nous rassembler, mais aussi une manière de nous faire sentir dans notre corps la grâce première de Dieu. Le culte requiert donc nos pieds pour que nous nous rendions là où Dieu nous attend, là où Dieu nous reçoit. Et quand il s'achève, le culte sollicite encore nos pieds. Il nous renvoie là d'où nous venons et les pas que nous faisons pour sortir en sont le dernier — ou le premier — acte liturgique.

Mais nous n'avons pas toujours le choix. Plutôt que nos pieds, il nous faut parfois utiliser des roues. Le culte requiert alors nos pneus. Il requiert les pneus de nos véhicules — vélo, voiture ou bus — pour rejoindre un temple, qui n'est pas toujours — ou plus — au milieu du village. Il requiert les pneus des fauteuils roulants et des voiturettes qui rendent mobiles les personnes âgées ou en situation de handicap. Tout ce qui se fait en marchant doit pouvoir se faire en roulant. Tout ce que l'on fait debout doit pouvoir se faire assis ou même couché. Et cela vaut aussi bien pour les personnes qui officient que pour celles qui participent.

3. Le culte requiert nos mains !

Le culte requiert nos mains tant pour des gestes utilitaires — tenir un recueil de chant, rompre et recevoir un morceau de pain, élever et saisir une coupe ou un gobelet, donner ou récolter de l'argent — que pour des gestes plus symboliques : joindre les mains, les tendre, les donner, les prendre, les serrer, les ouvrir pour recevoir ce qui vient de Dieu ou pour le transmettre. Pour que des oreilles puissent entendre de la musique, pour que des corps puissent ressentir des rythmes, il requiert encore les mains et les doigts — mais aussi les bouches et les pieds — des organistes, des pianistes, des guitaristes, des flûtistes ou des percussionnistes.

Il requiert des mains qui prennent la parole, pour effectuer des gestes — rompre, élever, bénir, baptiser, etc. —, mais aussi pour exprimer par signes ce que les personnes sourdes et malentendantes ne peuvent percevoir par leurs oreilles. Mais, comme l'explique la pasteure genevoise Katharina Völlmer Mateus, les mêmes mains ne peuvent tout à la fois parler en signes et faire des gestes. Pratiquement, il faut alors

renoncer aux uns ou aux autres. Ou célébrer à deux. Théologiquement, il faut alors repenser la relation entre la parole et le geste :

« En LSF [langue des signes française], la parole et le geste sont séparés l'un de l'autre. La séparation peut se faire dans le temps et l'on fait l'un après l'autre. La séparation peut aussi se faire dans l'espace, en deux lieux, car il y a deux personnes différentes : l'une qui fait le geste et l'autre qui dit la parole. Qu'est-ce que cela signifie ? Je dirais que nous avons ici une petite prophylaxie contre une compréhension magique du binôme parole/geste ainsi qu'un recentrage sur l'auteur même de la bénédiction, sur Dieu, qui se débrouille et se débrouillera aussi dans ces conditions pour que sa bénédiction puisse être performante. »⁴.

Mais le culte requiert encore d'autres mains — des « petites mains », sans que cette expression ait rien de péjoratif — pour qu'il puisse simplement avoir lieu. Longtemps avant la célébration, il a requis les mains qui ont construit le lieu du culte ; un peu avant, les mains qui l'ont nettoyé et décoré ; juste avant les mains qui l'ont aménagé, installé et fleuri ; pendant, il requiert les mains pour accueillir et pour servir ; après la célébration, il requiert encore des mains pour ranger, nettoyer, rénover, réparer.

4. Le culte requiert nos oreilles, nos yeux... et le bout de nos doigts !

Nul besoin de chercher à convaincre que le culte requiert nos oreilles pour entendre, mieux pour écouter, écouter des mots, des musiques, du silence, des sons, autant d'événements si vite émis, si vite disparus. Nul besoin non plus de chercher à convaincre qu'il requiert nos yeux pour voir, mieux pour regarder, regarder des visages et des images, pour lire des mots et des notes, éphémères ou permanents, créés sur le moment ou inscrits sur le papier ou un écran, dans la pierre, le verre, le bois ou le béton.

Le culte devrait toujours s'adresser au moins à deux sens, et redoubler tout ce qui s'entend par ce qui se voit, tout ce qui se voit, par ce qui s'entend. Il doit parler aux yeux des fidèles dont les oreilles ne peuvent pas ou mal entendre. Il doit montrer aux oreilles des fidèles dont les yeux ne peuvent pas ou mal voir. Et parce qu'il veut nous rendre autonomes, il doit encore solliciter les bouts des doigts des fidèles aveugles ou malvoyant·es, ce qui leur permet de lire.

5. Le culte requiert notre olfaction

⁴ Völlmer Mateus, K. (2017). Une bénédiction « Hand to Eye ». *Les Cahiers de l'ILTP [en ligne]*, 4 pages : disponible sur http://wp.unil.ch/lescabiersiltp/files/2017/04/CahiersILTP_VollmerMateus_Varia_ET_Benediction_Mars2017.pdf.

Consulté le 9 septembre 2020.

Quitte à surprendre, j'affirme que le culte a besoin de notre nez. Le culte a les odeurs discrètes, des produits de nettoyage, des fleurs, des bougies, du vin ; et celles de l'environnement — ville ou campagne — quand les fenêtres sont ouvertes ; et celles des autres fidèles évidemment ; et le cas échéant, celles du café ou du repas qui prolongent la célébration. Si le protestantisme juge parfois que le culte n'a pas d'odeur, c'est qu'il a simplement les odeurs du quotidien, les parfums de l'ordinaire. Et c'est juste qu'il en soit ainsi, juste à la fois que le culte ait quand même des odeurs et à la fois qu'il n'ait pas seulement ou pas principalement des odeurs étiquetées comme religieuses ou spirituelles. C'est juste parce que, comme le souligne le théologien pratique jurassien Pierre-Luigi Dubied, l'odeur, qu'elle soit bonne ou mauvaise, nous ramène à la réalité, qu'elle soit heureuse ou malheureuse :

« L'odeur manifeste pour nous la résistance du réel, de l'extériorité, de l'altérité à nos rêves de maîtrise de nous-mêmes et du monde. L'histoire biblique rappelle qu'on n'apprend à devenir humain, à correspondre à sa vocation qu'en s'affrontant à l'extérieur de soi, à la matière du monde, aux blessures du réel, à l'aspérité des autres, à soi-même, à Dieu, dernier recours contre nos tentations démiurgiques. Et cela ne va pas sans la production d'odeurs.

Un monde et un homme sans odeur n'ont pas de réalité. »⁵

6. Le culte doit-il requérir les membres les plus faibles et les moins honorables ?

Paul ne précise pas quels sont ces membres-là. Je suppose qu'il s'agit de ceux qu'il ne nomme pas explicitement.

Nos sexes et nos anus font sans doute partie des membres les moins honorables à qui nous faisons tant d'honneur. Par pudeur, par respect de l'intimité, le culte a évidemment renoncé à les requérir — plus généralement, il ne fait toucher les corps qu'avec beaucoup de modération —. Mais il ne doit pas les négliger et le lieu de culte doit toujours proposer des toilettes.

Parmi les membres faibles, mais nécessaires, quelques-uns me paraissent plus signifiants, de haut en bas, cerveau, bouche, cœur, poumons, tripes, estomac et nombril.

Je suis profondément attaché à un culte qui requiert nos cerveaux, qui soit compréhensible et compatible avec les savoirs contemporains. Mais, j'attends tout autant que le culte requiert notre cœur et nos tripes, respectivement notre affection et nos émotions. Le culte et surtout la communauté qui le célèbre

⁵ Dubied, P.-L. (1999). Notre rapport au réel, aux autres, à Dieu, à l'ère des réseaux. Essai théologique contre la démiurgie « postmoderne ». *Bulletin de l'association Suisse-Israël*, 66, 5-10 : p. 9-10

doivent être aimables et doivent faire éprouver du bon, du beau et du bien. Physiologiquement, le culte requiert un cœur qui batte — mais pas nécessairement un cœur d'athlète, pas même d'athlète dans la foi — et le souffle que donnent les poumons.

Dans la cène et « l'après-culte » — qui est encore le culte, un temps qui lui est indispensable, celui de la convivialité —, le culte requiert ce qui nous permet de goûter, de manger et de digérer : notre bouche, nos dents, notre langue, nos intestins, notre estomac, notre foie, etc. Mais pour quels goûts ? Quand il évoque la cène, le théologien neuchâtelois Jean-Jacques von Allmen pose clairement l'alternative :

« Si l'on voit dans la cène un repas que telle *Église locale* prépare pour demander au Christ d'en être l'invité (dans le sens de Luc 24. 29 ss ; Apoc. 3. 20), on ne comprend pas pourquoi ce repas ne tolérerait que ce menu méditerranéen qu'est le pain et le vin. L'universalité de sa seigneurie devrait au contraire permettre au Christ de sanctifier, pour en faire une préfiguration du repas messianique, le riz ou le manioc aussi bien que le pain, la bière ou le vin de palme aussi bien que le vin de raisin. En revanche, si c'est le Christ qui dresse sa table dans telle *Église locale*, si c'est lui qui invite, c'est lui aussi qui choisira les aliments. C'est le second terme de l'alternative que la tradition a retenu, et je crois pour de bonnes raisons. »⁶

Pour ma part, je préfère le premier terme. Comme il est d'usage de proposer du vin et du jus de raisin pour celles et ceux qui s'abstiennent d'alcool, je crois que le culte requiert divers aliments, à la fois pour honorer d'autres cultures alimentaires et pour inclure des personnes qui, par nécessité de santé ou par choix philosophique, ne peuvent pas ou ne veulent pas manger du pain fait de farine de blé. Quand nous communions avec des galettes de riz ou de sarrasin, de pains d'amande ou de noix de coco, la cène reste la cène : un repas symbolique qui rappelle la vie et la mort de Jésus et qui anticipe le bonheur qui nous attend. L'« après-culte » requiert la même attention aux allergies, aux intolérances, aux régimes particuliers, notamment végétariens et véganes.

Enfin, je crois que le culte requiert un organe souvent jugé à la fois faible et peu honorable : notre nombril. Baisser la tête pour prier conduit inévitablement à le contempler, même s'il reste pudiquement caché sous leurs habits. Une telle attention pourrait paraître purement égoïste. C'est vrai, elle me rappelle que dans le culte, c'est de moi qu'il est question, de mon existence, de ma personne, de mon bonheur, de mon bien-être. Et comme il ne s'agit pas seulement de moi, mais de nous, le culte requiert aussi de lever la tête pour voir les autres.

⁶ Allmen, J.-J. von. (1966). *Essai sur le repas du Seigneur*. Delachaux et Niestlé : p. 42.

7. Le culte a besoin du corps tout entier

Certaines perceptions ne proviennent d'aucun des cinq sens généralement reconnus. Certaines sensations proviennent des muscles, de l'équilibre, du corps tout entier. On appelle ce sixième sens proprioception — perception de soi-même — ou kinesthésie — sensation du mouvement —. Le culte requiert le corps tout entier quand il propose ou impose une posture particulière. Il nous fait souvent asseoir. Il nous fait nous lever, généralement pour valoriser ce qui vient de Dieu - pardon, bénédiction — et pour chanter — les psaumes et les cantiques, mais pas les « spontanés » —. Le choix d'une posture n'est jamais anodin. Prier assis·e, les mains jointes et la tête baissée favorise l'introspection, prier debout les bras tendus provoque l'enthousiasme. Une posture peut même provoquer un effet subrepticement : lire les yeux rivés sur un feuillet, dans une Bible ou dans un recueil de chant isolé ; lire sur un écran lève les têtes, redresse les corps et libère les mains.

Le culte doit encore tenir compte des forces et des faiblesses des fidèles. Même si j'apprécie la symbolique de se tenir debout, je sais qu'elle est source de difficulté voire d'exclusion. D'expérience, je peux témoigner que les bras peuvent suppléer les corps trop faibles, trop fatigués ou trop vieux. Plutôt que de demander de se lever pour recevoir la bénédiction, on peut suggérer que les fidèles, bras tendus ou les mains sur les cuisses, tournent leurs paumes « vers le ciel » pour recueillir, chacune et chacun, la bénédiction que Dieu nous donne immédiatement et personnellement.

8. Ligne d'arrivée

Le culte ne peut pas diviser le corps en accordant plus d'honneur à un membre, à un organe, à un sens. Il doit avoir un commun souci de chaque membre, de chaque membre du corps et de chaque membre du corps que forme la communauté. Il doit être holistique, adresser tout l'évangile à tout l'être humain, l'inscrire dans le corps tout entier. Il doit incorporer ce Dieu qui s'est incarné. S'il doit le faire par fidélité, il doit aussi le faire par efficacité : plus le culte sollicite de membres, d'organes et de sens, mieux il pourra être vécu ; mieux le culte engage le corps, plus de gens aux capacités sensorielles différentes pourront, voudront le vivre. Mais toujours les fidèles vivent le même culte différemment. Pour des raisons physiologiques, parce que nos capacités de perception ne sont pas toutes identiques. Mais aussi parce que le culte, par sa durée, par la complexité de son déroulement, par la variété des sens qu'il sollicite, est forcément polysémique. Malgré tous les efforts pour canaliser les perceptions, pour mettre en scène une interprétation, pour imposer un sens à ce qui est dit, montré, fait, donné à goûter, à sentir, à toucher, à éprouver, chaque élément sera toujours perçu, et reçu peu ou prou de manière particulière par chaque fidèle. Cette polysémie est inévitable. Elle est heureuse aussi. Car elle nous laisse une liberté

d'interprétation, une possibilité de vivre le culte en lien avec notre propre expérience, avec notre propre existence.

J'ai commencé par évoquer les pieds, les pneus et le déplacement jusqu'au lieu du culte. Mais l'avènement, puis le développement et maintenant l'omniprésence des moyens de télédiffusion — la radio d'abord, la télévision ensuite, Internet enfin —, rend possible le culte à domicile. Les confinements imposés par la pandémie de la covid-19 ont confirmé la possibilité de célébrer le culte à distance. Ils en ont même montré l'intérêt, en particulier celui d'un culte célébré à distance, de manière synchrone et interactive. Mais ils ont aussi montré la nécessité de repenser la manière de les célébrer. Car si, dans la forme, le culte à distance ressemble souvent aux cultes en présence, il a cette particularité de laisser aux fidèles une liberté presque totale quant à la manière d'impliquer leur corps. Il propose bien quelque chose à entendre et quelque chose à voir, mais tout le reste est laissé à la discrétion des personnes qui, devant leur enceinte ou leur écran, peuvent choisir le temps et le lieu où elles célèbrent leur culte : le décor, les postures, les odeurs et même les goûts dans le cas où la cène est célébrée et qu'elles veulent s'y associer. Dans un ouvrage consacré à l'impact du coronavirus sur les rites, avec deux théologiennes, Joan Charras Sancho et Cécile Guinand⁷, nous avons relevé la créativité rituelle « forte et étonnante » dans les Églises luthéro-réformées, souligné la nécessité d'inclure la célébration des rites à distance parmi les tâches pastorales et souhaité que l'on aide les fidèles à concevoir leur manière de célébrer à domicile. La tâche est à faire, j'espère que mon texte y contribue.

⁷ Charras Sancho, J., Guinand, C., & Bauer, O. (sous presse). Rites chrétiens à distance. Une évaluation théologique. In P. Lardellier & Â. Cardita (Éds.), « Rites et civilités à l'épreuve du Covid. Déritualiser et re-ritualiser en sociétés (post-)confinées ». Aracné.